

ateliers

37/2007

**Représentations mythologiques
du sentiment familial :
autour de la haine et de l'amour**

REPRÉSENTATIONS MYTHOLOGIQUES DU SENTIMENT FAMILIAL : AUTOUR DE LA HAINE ET DE L'AMOUR

Études réunies par Jacques BOULOGNE

Ouvrage publié avec le concours
du Conseil Scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle – Lille 3

**« ATELIERS »
37/2007**

Cahiers de la Maison de la Recherche
Université Charles-de-Gaulle – Lille 3

LA PETITE ENFANCE DE CUPIDON SELON G. G. PONTANO (1429-1503)

Aline SMEESTERS

Aspirante FNRS, UCL – Département GLOR
Collège Erasme, LOUVAIN-LA-NEUVE

I. REMARQUES PRELIMINAIRES

Le texte que je me propose de vous présenter est un poème latin en distiques élégiaques, mettant en scène des divinités de la mythologie classique; il ne date pourtant pas de l'Antiquité mais fut composé au cours de la Renaissance italienne, au tournant du Quattrocento et du Cinquecento. Il est évident qu'à cette époque profondément chrétienne, les dieux gréco-romains n'étaient plus l'objet d'une foi religieuse, mais seulement de l'enthousiasme érudit des humanistes. Ceux-ci se livraient volontiers à des réécritures d'épisodes mythologiques; or ce type de productions peut se révéler précieux pour l'histoire des représentations mentales et collectives: les inflexions nouvelles que les humanistes imprimèrent à ces récits séculaires témoignent en effet des intérêts, des convictions et des préoccupations qui marquaient leur époque. C'est dans cette perspective que je vais tenter d'analyser les relations de parenté mises en jeu dans le poème de Giovanni Gioviano Pontano.

Né en 1429 à Cerreto en Ombrie, mort en 1503 à Naples, Pontano constitue une figure majeure de l'humanisme italien¹. Engagé dans

la vie politique de son temps, principalement au service de la famille d'Aragon, il fut aussi un écrivain prolifique et original. Son œuvre monumentale, exclusivement rédigée en latin, comprend des textes en prose et en vers traitant de sujets aussi divers que la morale, l'astrologie, l'histoire, l'agriculture, la poétique, l'amour ou encore la vie familiale. Pontano exploite l'héritage des Anciens avec beaucoup de liberté et de fraîcheur, n'hésitant pas à créer de nouveaux genres poétiques (par exemple la berceuse latine)² ou de nouveaux épisodes mythologiques, comme l'illustre le poème qui me retiendra aujourd'hui: *De Venere Amorem quaerente*.

II. LE TEXTE

Ce poème appartient au recueil *Eridanus*, intitulé d'après le nom latin du Pô et dont la plaine padane constitue la toile de fond. Le recueil est principalement consacré à Stella³, une jeune fille de la région de Ferrare qui fut

del Quattrocento, a cura di F. Arnaldi, L. Gualdo Rosa, L. Monti Sabia. Riccardo Ricciardi Editore: Milano-Napoli, 1964 (La Letteratura Italiana: Storia e Testi, vol. 15), pp. 307-314; E. Percopo, *La vita di Giovanni Pontano* et *Gli scritti di Giovanni Pontano*, in *Archivio Storico per le province napoletane*, N.S. XXII (1936), pp. 116-250 et XXIII (1937), pp. 57-228.

2. Cf. la série de douze *Naeniae* dans le second livre du recueil *De Amore Coniugali*.

3. Cf. *Poeti Latini del Quattrocento*, op. cit., p. 548.

1. Pour une présentation générale de la vie et de l'œuvre de Pontano, voir par exemple: *Musae Reduces. Anthologie de la poésie latine dans l'Europe de la Renaissance*. Textes choisis, présentés et traduits par P. Laurens. Tome I. Leiden: E.J. Brill, 1975, pp. 121-123; *Poeti Latini*

le dernier grand amour de Pontano, survenu alors qu'il avait déjà une cinquantaine d'années. Certaines pièces évoquent également les dernières années de vieillesse solitaire du poète, après le décès de ses proches⁴. Nous pouvons donc, en gros, situer la rédaction du recueil entre 1483, date probable de la rencontre avec Stella⁵, et 1503, date de la mort du poète.

L'élégie *De Venere Amorem quaerente* est adressée à un ami, l'humaniste napolitain Girolamo Carbone⁶, qui apparemment venait alors de tomber amoureux. Pontano le met en garde contre les dangers de l'amour en lui racontant le récit suivant :

4. Par exemple l'élégie *Ad Marcum Antonium Sabellicum scriptorem historiarum*.

5. Cf. E. Percopo, *La vita...*, *op. cit.*, p. 93.

6. Cf. *Poeti Latini del Quattrocento*, *op. cit.*, p. 726 : « Girolamo Carbone, patrizio napoletano, nato a Napoli intorno al 1465, coltivò dapprima gli studi filosofici, poi si volse alla poesia. Fu imprigionato da Ferdinando I d'Aragona, forse perché coinvolto nella congiura dei Baroni. Espletò diverse missioni diplomatiche, anche a Ferrara ; fu procuratore del quartiere di Capuana per il 1507 e governatore dell'orfanotrofio dell'Annunziata nel 1497 e nel 1527. Amico di Agostino Nifo, del Sannazzaro e del Pontano, che ne fece uno degli interlocutori dell'*Aegidius*, e di G. Francesco Caracciolo, del quale pubblicò gli *Amori*. Su lui vedi P. de Montera, *L'Humaniste napolitain Girolamo Carbone et ses poésies inédites*, Napoli 1935, che ne pone la morte (pp. LXXXVII sg.) nel 1528. »

DE VENERE AMOREM QUAERENTE⁷

Dicite, Nereides, (nam vos quoque procreat unda)	1
Anne aliquis vestris sit puer hospes aquis;	
Matris vos miserae moveat dolor et labor, illum	
Anxia tam longa quae sequor usque via.	
Ipse puer nudusque abiit nec cognitus ulli,	5
Quique meo nunquam cesserat ante sinu:	
Maternis fotum mammis fotumque sub ulnis,	
Hei mihi quis fluctus, quae fera syrtis habet ?	
Forte Paphi in luco, rivi crepitantis ad undam	
Dormieram, atque inter brachia natus erat;	10
Effugit e gremio fallens; ipsa excita somno	
Hinc nemora et saltus, hinc loca culta peto.	
Offertur nusquam terris; ingressa profundum	
Advenio vestras heu Venus illa domos	
Sicca siti, squalensque situ, defessa viarum;	15
Non comes, aut hospes, non mihi tecta patent:	
Et tamen hinc fama est dici Vulcanida terram,	
Is deus est, pietas hic sua iura tenet.	
Dicite, Sicelides, si qua latet, heu, mea cura:	
An aliquis vestro delitet amne puer ?	20
Sic vobis in amore fides stet semper amantum,	
Pax sit et a libyco litore et ionio.»	
Miscet et his lacrimas. Tum sic miserata Charybdis,	
Pube tenus nudo pectore, blanda refert:	
« O dea (nanque deam testantur singula), mecum est	25
Ipse puer, lacrimis tu modo parce tuis.»	
Illicet emicuere faces, sonuere pharetrae	
Telaque venturi nuntia signa dei;	
Mox thalamo exsultans prodit puer et quatit alas,	
Nereidas tacito vulnere pungit Amor:	30
Litus amat, caluere undae, caluere natantes,	
Mater adest facibus, natus adest pharetris.	
Exsilit in puerum genitrix, exceptus et ille	
In gremio risus hinc movet, hinc lacrimas:	
Exsultat litus, ridet mare, blanda Charybdis	35
Haec ait, horrissoni conticuere canes:	
« Hunc tibi, diva potens, proles Iovis, auctor amandi,	

7. *Eridanus*, I, 3. Le texte est tiré de l'édition : Ioannis Ioviani Pontani *Carmina*, testo fondato sulle stampe originali e riveduto sugli autografi, introduzione bibliografica ed appendice di poesie inedite a cura di B. Soldati, 2 vol., Firenze: G. Barberà, 1902.

Restituo; tua me, te mea cura premat.	
Accepi infan-tem, blandum do, pro rude doctum,	
Proque fide fraudem, simplicitate dolum,	40
Pro lacrimis risum docui, pro melle venenum	
Miscere, alternas et variare vices,	
Nunc placidam blandis pacem promittere ocellis,	
Nunc trucibus mentes sollicitare modis,	
Nil constans, nil perpetuum servare, nec ulli	45
Parcere, in incertum fasque nefasque sequi.»	
Talibus instructum memorat longaeva Charybdis	
Coeruleo flavas humida rore comas;	
Nereides puero assurgunt, ast aurea mater	
Zancleam ambrosio spargit honore deam,	50
Perpetuamque illi speciem viridemque iuventam	
Esse dedit, siculam moxque salutat humum.	
Gratatur terrae, natum quae fovit, et inquit:	
« Terra ferax segetum, daedala terra virûm,	
Vos numeros celebrate meos et nomen amandi,	55
Deque meo fiat numine clarus Eryx.»	
Haec ait, et niveis volucrum sullata quadrigis	
Laeta petit portus, Cypria terra, tuos,	
Quaque volat Zephyri dominam comitantur, et aerae,	
Stillat acidalius rore fluente liquor.	60
Excepere deam Charites; sua redditur aris	
Gratia, in amplexu matris inhaeret Amor.	
At tu Pieridum studiis, cultissime Carbo,	
Nanque et amas, facito sit tibi notus Amor,	
Sint notae maris insidiae, sit nota Charybdis	65
Cincta sinum canibus, virginis ora ferens.	

Traduction personnelle

SUR VÉNUS À LA RECHERCHE D'AMOUR	
Dites-moi, Néréides, (puisque vous aussi, vous êtes nées de l'onde) :	1
Quelque enfant ne serait-il pas l'hôte de vos eaux ?	
Laissez-vous émouvoir par la douleur et la peine d'une mère infortunée,	
Moi qui, anxieuse, le cherche sans relâche par de si longs chemins.	
L'enfant dont je parle est parti nu et sans connaître personne,	5
Et jamais auparavant il n'avait quitté mon giron :	
Lui qui reposait bien au chaud sur les seins, dans les bras de sa mère,	
Hélas, qui sait quel flot, quelle syrte sauvage le retient ?	
Un jour, dans le bois de Paphos, sur la rive d'un ruisseau gazouillant,	
Je m'étais endormie, et mon fils était entre mes bras ;	10

Voilà qu'à mon insu, il échappe à mon étreinte; moi-même, réveillée,
 Je parcours depuis lors les bois et les prés, et les terres cultivées.
 Il ne se montre nulle part sur terre; pénétrant dans la mer
 J'arrive, hélas, moi la grande Vénus, à la porte de vos demeures,
 Desséchée par la soif, couverte de saleté, épuisée par la route, 15
 Pour ne trouver ni compagnon, ni hôte, ni toit accueillant :
 Et pourtant la tradition dit que cette terre descend de Vulcain :
 Celui-là est un dieu, son culte a des droits en ce lieu.
 Dites-moi, divinités de Sicile, si mon souci, hélas, se cache par ici :
 Quelque enfant ne se dissimule-t-il pas dans vos eaux ? 20
 Qu'en retour, dans vos amours, vos amants toujours soient fidèles
 Et que la paix règne de la rive libyenne à la rive ionienne. »
 A ces mots elle joint des larmes. Alors, prise de pitié, Charybde,
 La poitrine nue jusqu'à l'aine, répond avec douceur :
 « O déesse (puisque chaque trait témoigne de ta divinité), l'enfant 25
 Est avec moi, mets donc fin à tes larmes. »
 Aussitôt scintillèrent des flambeaux, résonnèrent des carquois
 Et des flèches, signes annonciateurs de l'arrivée du dieu ;
 Bientôt, bondissant hors du logis, l'enfant s'avance et secoue les ailes ;
 L'Amour blesse les Néréides d'une piqure secrète : 30
 Le rivage est en émoi, les eaux s'échauffent, les nageurs aussi,
 La mère est là avec ses torches, le fils est là avec ses carquois.
 Vénus se précipite vers son enfant et lui, soulevé dans ses bras,
 Répand tantôt des larmes, tantôt des éclats de rire :
 Le rivage exulte, la mer sourit, Charybde parle d'un ton caressant, 35
 Et les chiens aux aboiements horribles se sont tus :
 « Je te le rends, ô puissante déesse, fille de Jupiter, créatrice de l'Amour :
 Je me suis dévouée pour ton service, puisses-tu en faire autant !
 Je l'ai trouvé muet, je te le rends beau parleur; de sot je l'ai fait habile,
 Et je lui ai appris à user de la fourberie plutôt que de la bonne foi, 40
 De la ruse plutôt que de la naïveté, du rire plutôt que des larmes, du poison
 Plutôt que du miel, et à changer régulièrement de rôle,
 A promettre tantôt une douce sérénité de ses yeux enjôleurs,
 Et tantôt tourmenter les âmes de sauvage façon,
 A ne rien respecter de constant ni d'éternel, à n'épargner personne, 45
 Et à suivre à l'improviste des voies saintes ou impies. »
 L'éducation de l'enfant est évoquée en ces mots par l'antique Charybde,
 Dont la blonde chevelure brille de gouttes bleu azur ;
 Les Néréides se dressent pour voir l'enfant, mais sa magnifique mère
 Asperge la déesse de Zancle⁸ de l'ambrosie méritée, 50
 Lui donne de jouir toujours de la beauté et de la fraîche jeunesse,

8. Ancien nom de Messine.

Et fait ensuite ses salutations au sol de la Sicile.
 Elle remercie la contrée qui a pris soin de son enfant, et déclare :
 « Terre fertile en moissons, terre d'hommes industriels,
 Que tes habitants célèbrent mes cadences et le nom de l'Amour, 55
 Et que l'Eryx devienne célèbre pour être consacré à ma divinité. »
 Sur ces mots, tirée par un attelage de quatre oiseaux d'un blanc de neige,
 Toute joyeuse elle regagne, ô terre de Chypre, tes ports,
 Et partout où elle vole, les Zéphyrs escortent leur maîtresse, et les brises,
 Et l'onde acidalienn⁹ sourd comme une rosée fluide. 60
 Les Charites accueillent la déesse ; ses autels reçoivent les hommages
 Qui leur sont dus, et l'Amour se blottit dans les bras de sa mère.
 Mais toi qui vis dans le culte des Muses, ô très érudit Carbone,
 Puisque toi aussi tu aimes, veille à ne pas ignorer qui est l'Amour,
 A ne pas ignorer les embûches de la mer, à ne pas ignorer Charybde, 65
 Qui allie un ventre ceint de chiens à un visage de jeune fille.

III. LE MOTIF DE L'AMOUR FUGITIF

Le motif de l'Amour fugitif remonte à l'*Anthologie grecque*, où il est illustré par deux épigrammes. La première¹⁰ est due au poète syracusain Moschos, qui vécut aux environs du deuxième siècle avant notre ère ; nous y voyons Aphrodite (le pendant grec de Vénus) lancer un appel à qui pourrait retrouver son fils Erôs (correspondant au Cupido/Amor latin). L'ambiance qui règne dans cette épigramme est bien différente de celle du poème de Pontano : l'enfant est ici assimilé à un esclave fugitif et sa mère, si elle souhaite certes le retrouver, n'apparaît pas dévorée d'inquiétude ; pour le poète, la disparition d'Erôs est avant tout prétexte à fournir une plaisante « description signalétique » de l'Amour :

Cypris criait au loin le nom d'Erôs, son fils :
 « Si quelqu'un dans les carrefours, a vu vagabonder Erôs, c'est mon fugitif ; qui me le signalera aura sa récompense. La récompense, ce sera le

9. Du nom de la source Acidalia, en Béotie, où se baignaient les Grâces.

10. A.P., IX, 440.

baiser de Cypris ; mais si tu le ramènes, ce ne sera pas le baiser tout court, tu auras, mon ami, un peu plus encore. Or l'enfant est aisé à reconnaître, et entre vingt autres, pas moins, tu le distinguerais. Son teint n'est pas blanc, mais pareil au feu ; ses yeux sont perçants et de flamme. Cœur malin, doux babil, car chez lui parole et pensée ne vont pas de pair. Sa voix est de miel, mais si son esprit s'irrite, le voilà sauvage. C'est un trompeur, qui ne dit rien de vrai, un gamin plein de malice, ses jeux sont cruels. Sa tête porte de belles boucles, mais il a l'insolence sur le visage. Ses menottes sont toutes petites, mais elles frappent loin : elles frappent jusques à l'Achéron, jusqu'au roi de l'Hadès. Son corps est nu, mais son esprit des mieux enveloppés. Ailé comme un oiseau, il vole vers les uns, vers les autres, hommes et femmes, et sur leurs cœurs se pose. Il a un arc des plus menus, et sur l'arc une flèche. Elle n'est pas grande, sa flèche, mais elle porte jusqu'au ciel. Il a un petit carquois d'or sur le dos ; dans celui-ci sont les traits acérés avec lesquels souvent il me blesse moi-même. Tout est sauvage en lui, tout, mais ce qui l'est beaucoup plus, c'est un petit flambeau à lui, avec lequel il embrase le soleil lui-même. Si tu viens à le prendre, ramène-le moi enchaîné et n'en aie pas pitié ; si tu le vois pleurer, prends garde qu'il ne t'abuse ; s'il rit, entraîne-le ; s'il veut t'embrasser, fuis : son baiser

est funeste, ses lèvres ne sont que poison. S'il te dit : « Prends ceci, je te fais présent de toutes les armes que j'ai », n'y touche pas, ces dons sont trompeurs : car ces armes sont toutes trempées dans le feu »¹¹.

Quelques années plus tard, Méléagre de Gadara reprend le motif dans une autre épigramme¹² ; il se base sur le même principe de la proclamation publique au sujet d'un esclave fugitif, mais il y ajoute une chute originale : le poème finit cette fois sur la découverte du fugueur dans les yeux d'une jeune fille :

Je fais publier le signalement d'Erôs le vaurien : à l'instant même, ce matin, il a quitté ma couche à tire d'ailes. C'est un enfant aux larmes douces, toujours babillant, leste, intrépide, riant d'un nez retroussé, des ailes au dos, portant carquois. Quel est son père ? je n'en sais plus rien : ni le Ciel ni la Terre ne veulent avoir donné le jour au mutin, pas plus que l'Océan, car partout et à tous il est odieux. Prenez garde qu'il n'aille maintenant, ici ou là, tendre encore ses pièges à vos âmes. Mais le voici, tenez, tout près du gîte. Je te vois, petit archer, tu as beau te cacher dans les yeux de Zénophila.¹³

À la Renaissance, l'*Anthologie Grecque* fut éditée pour la première fois à Florence en 1494. Mais dès avant cette date, l'épigramme de Moschos était connue des humanistes italiens. Ange Politien (1454-1494) adolescent en composa une traduction latine, sans doute entre les années 1470 et 1480. En 1489, la pièce fut publiée dans la troisième édition de la gram-

maire grecque de Constantin Lascaris ; elle servit donc de texte de base pour l'apprentissage de cette langue¹⁴. En outre, à Naples, plusieurs humanistes eurent probablement l'occasion de lire l'*Anthologie* avant la parution de l'*editio princeps* de 1494 ; ce fut notamment le cas de Pontano¹⁵. Alors que celui-ci s'était jusqu'alors principalement inspiré de sources latines, son dernier recueil *Eridanus* (composé, rappelons-le, entre 1483 et 1503) présente trois poèmes imitant des épigrammes de l'*Anthologie* (dont le *De Venere Amorem quaerente*)¹⁶. Parmi les humanistes ayant sans doute eu accès à l'*Anthologie* avant sa publication, il faut également citer Jacopo Sannazaro (1458-1530), d'une génération plus jeune que Pontano, qui proposa également une variation latine originale sur le motif de l'Amour fugitif. Sannazaro conserve la forme brève de l'épigramme, mais donne une dimension plus personnelle au sujet en supposant que le fugueur se dissimule en fait dans son propre cœur :

Quaeritat huc illuc raptum sibi Cypria natum :
Ille sed ad nostri pectoris ima latet.
Me miserum, quid agam ? durus puer, aspera mater ;
Et magnum in me ius altera, et alter habent.
Si celem, video quantus deus ossa peruret ;
Sin prodam, merito durior hostis erit.
Adde, quod haec non est, quae natum ad flagra reposcat,
Sed quae de nostro bella cruore velit.
Ergo istic, fugitive, late ; sed parcius ure :

11. Traduction tirée de : *Anthologie grecque. Première partie. Anthologie Palatine*, tome VIII (Livre IX, épigr. 359-827). Texte établi et traduit par P. Waltz et G. Soury, avec le concours de J. Irigoin et P. Laurens. Paris : Les Belles Lettres, 1974 (C.U.F.).

12. A.P. V, 177 (176).

13. Traduction tirée de : *Anthologie grecque. Première partie. Anthologie Palatine*, tome II (Livre V). Texte établi et traduit par P. Waltz en collaboration avec J. Guillon. 2^e édition, Paris : Les Belles Lettres, 1960 (C.U.F.).

14. J. Hutton, *The First Idyl of Moschus in imitations to the year 1800*, in *American Journal of Philology*, vol. XLIX, 2 (1928), pp. 105-136 : p. 109.

15. J. Hutton, *The Greek Anthology in Italy to the year 1800*, Ithaca - New York : Cornell University Press, 1935 (Cornell Studies in English, XXIII), p. 37.

16. J. Hutton, *The Greek Anthology...*, op. cit., p. 106. Les deux autres poèmes sont : *De Venere et Amore* rappelant A.P. IX, 15 et *De Stella* rappelant A.P. VII, 670.

Haud alio poteris tutior esse loco¹⁷.

Traduction personnelle :

Cypris court ici et là, à la recherche du fils qui lui a été ravi :
Or ce dernier se cache au plus profond de notre cœur.
Pauvre de moi, que faire ? l'enfant est cruel, sa mère est redoutable ;
Et l'un comme l'autre a un droit puissant sur ma personne.
Si je le cache, je vois bien que le dieu est de taille à me consumer les os ;
Si je le livre, il aura des raisons de m'assaillir plus durement encore.
De plus, la mère n'est pas du genre à réclamer son fils pour le punir,
Mais plutôt à vouloir déclarer la guerre à notre sang.
Reste donc caché là, petit fugitif ; mais brûle un peu moins fort ;
Tu ne pourrais trouver ailleurs de refuge plus sûr.

Après Pontano et Sannazaro, le motif de l'Amour fugitif fit encore l'objet d'innombrables adaptations modernes, en langue latine mais aussi en langue vernaculaire. Les recherches menées au début du vingtième siècle par W.P. Mustard, J. Hutton et J.G. Fucilla ont permis d'en découvrir de nombreux avatars dans les littératures italienne, française, espagnole, portugaise, allemande et anglaise¹⁸.

17. Texte cité dans : J. Hutton, *The First Idyl of Moschus...*, op. cit., p. 110.

18. W.P. Mustard, *Echoes of the Greek Bucolic Poets*, in *American Journal of Philology*, n°30 (1909), pp. 277-278 ; J. Hutton, *The First Idyl of Moschus in imitations to the year 1800*, in *American Journal of Philology*, n°49 (1928), pp. 105-136 ; J.G. Fucilla, *Additions to "the First Idyl of Moschus in imitations to the year 1800"*, in *American Journal of Philology*, n°50 (1929), pp. 190-193 ; J.G. Fucilla, *Materials for the History of a popular classical Theme*, in *Classical Philology*,

L'adaptation de Pontano se signale par trois particularités notables. Tout d'abord, le poète abandonne clairement l'idée de l'esclave fugitif pour nous présenter la quête d'une mère désespérée, qui évoque quelque peu Déméter à la recherche de sa fille Perséphone. Pontano semble être le premier à introduire cette connotation maternelle, qui sera reprise par la suite dans la plupart des adaptations modernes¹⁹.

Ensuite, Pontano imagine l'adoption momentanée de Cupidon par le monstre Charybde. Le motif du bébé en détresse recueilli par une âme charitable est fréquent dans la mythologie gréco-latine : pensons au petit Dionysos confié à Ino puis aux nymphes du mont Nysa, ou encore à Romulus et Rémus allaités par la louve. Mais les nombreuses variantes antiques du mythe d'Erôs/Cupidon ne comptent pas, à ma connaissance, d'épisode de cette sorte. Je n'ai en tout cas trouvé aucun texte classique qui ait pu suggérer cette idée à Pontano. Par ailleurs, le poète semble confondre les personnages de Charybde et de Scylla. C'est la seconde qui, traditionnellement, est pourvue de têtes de chiens ; les mots mêmes utilisés par Pontano rappellent des passages de Virgile²⁰ et d'Ovide²¹ consacrés à la description,

n°26 (1931), pp. 135-152. D'autres références sont données par J. Hutton dans *The Greek Anthology...*, op. cit., p. 3 note 3.

19. J. Hutton, *The First Idyl...*, op. cit., p. 111.

20. VERG., *En.*, III, 420-428 :

Dextrum Scylla latus, laevum implacata Charybdis
Obsidet, atque imo barathri ter gurgite vastos
Sorbet in abruptum fluctus rursusque sub auras
Erigit alternos, et sidera verberat unda.
At Scyllam caecis cohibet spelunca latebris
Ora exsertantem et navis in saxa trahentem.
Prima hominis facies et pulchro pectore virgo
Pube tenus, postrema immani corpore pistris,
Delphinum caudas utero commissa luporum.

Les mots indiqués en caractères gras sont repris au vers 24 du poème de Pontano :

Pube tenus nudo pectore, blanda refert.

21. Ov., *M.*, XIII, 730-733 :

non de Charybde, mais de Scylla. S'agit-il d'une erreur ou, au contraire, d'une transformation volontaire de la tradition ? Il est difficile d'en juger. Quoi qu'il en soit, l'option de Pontano semble n'avoir eu aucune postérité. Les variations ultérieures sur le motif de l'Amour fugitif reprennent le plus souvent l'une des deux chutes proposées respectivement par Méléagre et par Sannazaro : l'enfant est retrouvé soit dans les yeux d'une jeune dame, soit dans le propre cœur du poète²². J. G. Fucilla émet l'hypothèse que le succès de ces deux versions, en particulier chez les auteurs italiens, soit dû à leurs affinités avec la tradition pétrarquiste²³.

La troisième particularité du poème de Pontano est sa connotation étimologique. Alors que Moschos, Méléagre et Sannazaro se livraient à des variations précieuses sur le thème du charme et de la cruauté de l'amour, Pontano imagine un épisode mythologique qui raconte l'origine et fournit la justification de faits observables. Le récit, d'ailleurs, est doublement étimologique, puisqu'il présente une chute en deux temps : au vers 56 est évoquée la fondation du sanctuaire d'Eryx en Sicile, que Pontano semble présenter comme la conséquence de la gratitude de Vénus envers le monstre du détroit de Messine ; tandis qu'au vers 63 apparaît la mention d'un destinataire, l'humaniste Carbone, auquel est délivré un message de prudence : l'épisode raconté par Pontano apparaît alors comme l'explication de l'origine du caractère trompeur de l'Amour.

Scylla latus dextrum, laevum inrequieta Charybdis
Infestat; vorat haec raptas revomitque carinas,
Illa feris atram canibus succingitur alvum,
Virginis ora gerens, (...)

Les mots indiqués en caractères gras évoquent le vers 66 du poème de Pontano :

Cincta sinum canibus, virginis ora ferens.

22. J. Hutton, *The First Idyl...*, op. cit., p. 136.

23. J.G. Fucilla, *Materials for the history...*, op. cit., p. 138 et 152.

IV. UN RÉCIT DOUBLEMENT ÉTIOLOGIQUE

Je commencerai par évoquer en quelques mots la question de la fondation du sanctuaire d'Eryx. Le temple possédait déjà, dans l'Antiquité, son mythe étimologique, bien différent de celui que nous propose Pontano. Selon Diodore de Sicile, Eryx est le nom d'un fils d'Aphrodite et de Boutès²⁴, un roi de Sicile ; lui-même régna sur une partie de l'île et fonda une grande cité qui portait son nom ; cette cité était située sur une hauteur et à son sommet fut construit le fameux sanctuaire, en hommage à la mère du roi²⁵. Virgile, pour sa part, attribue à Enée (autre fils de Vénus) la fondation du sanctuaire, lors de son passage en Sicile où il laissa derrière lui un petit contingent de Troyens fatigués par la longue errance²⁶.

Je m'attarderai plus longuement sur ce qui fait le cœur même et la conclusion finale du récit de Pontano : la justification du caractère cruel et trompeur de l'Amour. Il peut être éclairant de confronter le texte de Pontano à une autre épigramme de l'Anthologie grecque, due encore à Méléagre, et qui présente plus ou moins le même objectif²⁷ :

Quoi d'étonnant si Erôs, le fléau des mortels,
lance des traits de feu, si ses yeux sont étincelants
et méchant son rire ? Sa mère n'aime-t-elle point
Arès et n'est-elle pas l'épouse d'Héphaïstos, se
partageant ainsi entre le feu et le fer ? Et la mère
de sa mère, n'est-ce pas la Mer qui, sous le fouet
des vents, hurle avec sauvagerie ? Quant à son
père c'est... Personne fils de Personne. Voilà
pourquoi d'Héphaïstos il possède les feux ; sa
colère, quand il s'emporte, est semblable à celle

24. Une autre tradition veut qu'Eryx soit fils de Poséidon : cfr. APOLLOD., II, 111.

25. D.S., IV, 83, 1.

26. VERG., *Aen.*, V, 759-760.

27. A. P., V, 180 (179).

des flots ; d'Arès, enfin, il a les armes souillées de sang²⁸.

Chez Méléagre comme chez Pontano, la cruauté de l'Amour est comparée à celle des flots marins (Pontano finit son poème en rappelant à Carbone les *maris insidiae* (v. 65), les « embûches de la mer »). Mais Pontano suppose que ce trait de caractère a été inculqué à l'enfant par une sorte de mère adoptive, tandis que Méléagre exploitait la généalogie d'Erôs : Aphrodite étant née des flots, la Mer peut être considérée comme la grand-mère de son fils. Par ailleurs, Méléagre non plus ne se limitait pas à l'hérédité et aux relations de parenté biologiques : à en croire son épigramme, Cupidon n'aurait rien hérité de son véritable père, dont l'identité demeure mystérieuse ; par contre, il tiendrait certains traits de l'époux et de l'amant de sa mère, qui ni l'un ni l'autre ne partagent son sang. Au fond, pour expliquer le caractère de Cupidon, les deux poètes se basent sur des relations humaines ou des liens de parenté au sens large ; mais leur différence d'approche pourrait être résumée ainsi : alors que Méléagre suppose un réseau d'influences, mettant en jeu proches et ancêtres, qui ont amené l'enfant à se développer d'une certaine manière, Pontano nous propose le récit d'un façonnement conscient, exercé systématiquement par une seule personne sur un enfant jusqu'alors pur et innocent. La particularité physique du personnage que Pontano a choisi pour ce rôle (un monstre dont la partie supérieure du corps évoque une belle jeune fille, tandis qu'une meute de chiens entoure sa taille) apparaît en cela comme le pendant visible, et visuellement très parlant, de la duplicité intérieure inculquée à l'enfant.

28. Traduction tirée de : *Anthologie grecque. Première partie. Anthologie Palatine*, tome II (Livre V). Texte établi et traduit par P. Waltz en collaboration avec J. Guillon. 2^e édition. Paris : Les Belles Lettres, 1960 (C.U.F.).

Le motif du bébé modelé par une nourrice monstrueuse apparaît, en des termes assez proches, dans un passage du poète latin Claudien (IV^e-V^e siècles ap. J.-C.). Au cours de son réquisitoire contre Rufin, Claudien imagine de faire parler ainsi la diabolique Mégère :

Est mihi prodigium cunctis inmanius hydris,
Tigride mobilius feta, violentius Austris,
Acrius Harp<y>iis, flavis incertius undis,
Rufinus, quem prima meo de matre cadentem
Suscepi gremio. Parvus reptavit in isto
Saepe sinu teneroque per ardua colla volutus
Vbera quaesivit fletu, linguisque trisulcis
Mollia lambentes finxerunt membra cerastae.
Meque etiam tradente dolos artemque nocendi
Edidicit simulare fidem sensusque minaces
Protegere et blando fraudem praetexere risu,
Plenus saevitiae lucrique cupidine fervens.²⁹

J'ai un monstre prodigieux plus que toutes les hydres,
Plus prompt que la tigresse mère, plus violent que les Austers,
Plus vif que les Harpyes, plus incertain que l'onde limoneuse,
Rufin : sur mon giron, je l'ai recueilli la première
Du ventre de sa mère. Petit, il a souvent rampé
Sur ce sein et, avec de tendres pleurs, roulant jusqu'à mon cou,
Il a recherché mes mamelles ; avec leur langue à triple dard,
Mes céastes³⁰ en le léchant ont façonné ses membres doux.
Et je lui ai transmis aussi la ruse et l'art de nuire :
Il a appris à simuler la bonne foi, à couvrir les menaces

29. CLAUD., *Ruf.*, I, 89-100.

30. Un céaste est une vipère d'Afrique, appelée aussi *vipère à cornes*.

De ses pensées, à abriter sa fraude derrière un sourire flatteur ;

Bouillonnant d'un désir de lucre, il regorge de cruauté³¹.

Ce passage de Claudien a plus d'un point commun avec le poème de Pontano. Il est difficile de dire si Pontano l'avait en tête au moment de composer son *De Venere Amorem Quaerente*. Ce qui est sûr en tout cas, c'est que tous deux se situent, plus ou moins consciemment, dans la lignée d'un discours pédagogique qui a traversé toute l'Antiquité classique avant de resurgir au début de la Renaissance et qui concerne la malléabilité du jeune enfant. Très tôt en effet est apparue l'idée que le bébé à sa naissance était comparable à une matière brute susceptible d'être façonnée, et ceci aussi bien au niveau de son esprit qu'au niveau de son corps. Les tenants de cette théorie, même s'ils ne nient généralement pas l'existence de traits héréditaires, affirment néanmoins la primauté de l'acquis sur l'inné.

Du point de vue physique d'abord, l'usage ancestral consistant à emmailloter les bébés semble être né de la crainte que les membres de l'enfant ne « poussent pas droit » si on ne les façonnait pas soigneusement. Platon dans ses *Lois* exprime clairement ce souci : « (la femme) modèlera son nouveau-né comme une cire tant qu'il est tendre et, jusqu'à l'âge de deux ans, l'emmaillotera »³². Le geste des animaux léchant leurs petits nouveau-nés a également été interprété comme une opération de façonnement du corps. Cette croyance est particulièrement attestée en ce qui concerne les

mères ourses³³, mais peut s'appliquer à d'autres espèces. Virgile et Ovide utilisent l'expression *figere corpora lingua*, « façonner les corps de sa langue » à propos de la louve nourricière de Romulus et Rémus³⁴ ; et Claudien, dans le passage cité, attribue ce rôle aux serpents de Mégère qui lèchent le petit Rufin.

La malléabilité de l'enfant concerne aussi, et surtout, son esprit. Platon conseille aux femmes ayant charge de jeunes enfants de « leur façonner l'âme avec leurs fables beaucoup plus soigneusement que le corps avec leurs mains »³⁵. Le poète Horace a écrit à ce sujet des vers fameux, où la métaphore du modelage est remplacée par celle de l'imprégnation en profondeur : un vase de terre cuite conservera longtemps, affirme-t-il, le parfum de la matière qu'il a contenue en premier lieu³⁶. Le thème se retrouve dans deux traités pédagogiques des environs du premier siècle de notre ère : les premiers livres de l'*Institution oratoire* de Quintilien, et le *De l'éducation des enfants* de Plutarque (ou du Pseudo-Plutarque, dans la mesure où l'authenticité du traité est contestée ; mais cette question est sans rapport avec notre propos). Dans le traité de Plutarque apparaissent par exemple ces phrases qui résument parfaitement la doctrine de la malléabilité infantine :

Car, de même que dès leur naissance il est indispensable de façonner les membres des

31. Traduction tirée de : Claudien, *Œuvres*, tome II, 1. *Poèmes politiques* (395-398). Texte établi et traduit par J.-L. Charlet. Paris : Les Belles Lettres, 2000 (C.U.F.).

32. PLAT., *Lois*, 789 e. Traduction tirée de : Platon, *Œuvres complètes*, tome XII (1^{re} partie). *Les Lois. Livres VII-X*. Texte établi et traduit par A. Dies, Paris : Les Belles Lettres, 1956 (C.U.F.).

33. Voir par exemple PLIN., VIII, 54, 36 ; EL., N.A., II, 19 ; OV., M., XV, 379-381 ; PLUT., *De amore proliis*, 494 c.

34. VERG., *En.*, VIII, 634 et OV., F., II, 418.

35. PLAT., *République*, 377 c. Traduction tirée de : Platon, *Œuvres complètes*, tome VI. *La République. Livres I-III*. Texte établi et traduit par E. Chambry avec introduction d'A. Dies, Paris : Les Belles Lettres, 1932 (C.U.F.).

36. HOR., *Ep.*, I, 2, 67-70 :

[...] Nunc adhibe puro /
pectore uerba puer, nunc te melioribus offer ; /
quo semel est imbuta recens, seruabit odorem /
testa diu. (...)

enfants pour qu'ils se développent bien droits et sans difficulté, de la même manière il convient de régler leurs mœurs dès le départ. La jeunesse en effet est malléable et fluide, et dans ces âmes encore tendres les leçons s'imprègnent tandis que tout ce qui est durci est difficile à assouplir. Car de même que les sceaux s'impriment dans les cires tendres, de même les connaissances acquises marquent leur empreinte dans les âmes des très jeunes enfants³⁷.

Ce type de considérations, chez Plutarque³⁸ comme chez Quintilien³⁹, va de pair avec une mise en garde contre les mauvaises nourrices. Plutarque conseille d'ailleurs aux mères de se passer de nourrice et d'allaiter elles-mêmes leurs enfants – mais ce thème ouvre sur d'autres questions (notamment le rôle du lait dans le développement physique et mental de l'enfant⁴⁰) qu'il serait trop long de développer ici. Ce qui importe pour mon propos est que, selon ces deux pédagogues, chaque être est marqué de façon profonde et définitive par les personnes auxquelles il a été confronté au cours des premières années de sa vie.

Les textes de Claudien et de Pontano, même s'ils n'ont pas de visée pédagogique explicite, se situent dans la ligne de cette pensée : ils présentent des personnages (Rufin chez l'un, Cupidon chez l'autre) dont le caractère cruel et perfide ne constitue pas un trait héréditaire, mais a été forgé par la femme qui a entouré leur petite enfance. Le poème de Pontano se singularise par l'insistance avec laquelle il souligne l'opposition avant/après. Quand Cupidon est arrivé chez Charybde, il était *infans* et *rudis*,

incapable de parler et ignorant ; à présent, il est devenu *blandus* et *doctus*, flatteur et savant (v. 39) ; alors qu'il ne connaissait que la bonne foi (*fides*) et la naïveté (*simplicitas*), Charybde lui a enseigné le mensonge et la ruse (*fraus, dolus* : v. 40) ; enfin, elle lui a appris à user du rire plutôt que des larmes, et du poison plutôt que du miel (v. 41). Cette insistance n'est pas anodine : il me semble qu'elle reflète la sensibilité particulière pour les questions de pédagogie et d'éducation qui régnait de manière générale chez les humanistes italiens du Quattrocento.

V. LA SENSIBILITÉ PÉDAGOGIQUE DU QUATTROCENTO

Cette période voit en effet s'amorcer, dans les grandes villes italiennes, un « changement d'horizon »⁴¹ dans la façon de considérer et de traiter les enfants, en réaction contre les méthodes d'éducation peu rationalisées et souvent brutales qui régnaient au Moyen Âge. Le traité de Plutarque est traduit en latin dès 1410 par Guarinus Veronensis et exerce aussitôt une forte influence, avant même la publication de cette traduction en 1471⁴². Les instructions de Quintilien sont elles aussi relues avec enthousiasme et de nombreux humanistes se lancent dans la rédaction de leur propre traité pédagogique : citons par exemple la *Famiglia* (vers 1433-1434) de Leon Battista Alberti, le *De educatione liberorum et eorum claris moribus* (1444) de Maffeo Vegio, l'épître au roi de Hongrie (1450) d'Enea Silvio Piccolomini ou encore le *De ordine docendi et discendi* (1459) de Battista Guarino. Tous ces textes témoignent d'une

37. PLUT., *De l'éducation des enfants*, 3 E. Traduction tirée de : Plutarque, *Œuvres morales*, tome I, 1^e partie. [...] *De l'éducation des enfants*, texte établi et traduit par J. Sirinelli [...], Paris : Les Belles Lettres, 1987 (C.U.F.).

38. PLUT., *De l'éducation des enfants*, 3 C-F.

39. QUINT., I, 1, 4-5.

40. Voir par exemple à ce sujet le discours de Favorinus d'Arles, ami et disciple de Plutarque, traduit en latin par Aulu-Gelle dans les *Nuits Attiques* (XII, 1).

41. E. Garin, *L'Image de l'enfant dans les traités de pédagogie du XV^e siècle*, in E. Becchi-D. Julia, *Histoire de l'enfance en Occident*, tome 1 : *De l'Antiquité au XVII^e siècle*, Paris : Seuil, 1998 (édition originale : Rome-Bari : Giuseppe Laterza & Figli Spa, 1996), p. 233.

42. Plutarque, *Œuvres morales*, tome I, 1^e partie (*op. cit.*), p. 3.

prise de conscience, dans le milieu des lettrés, de l'importance fondamentale que revêt l'éducation des enfants pour le développement des virtualités humaines et l'essor des sociétés.

Le traité de Maffeo Vegio illustre particulièrement bien mon propos. Le deuxième chapitre est intitulé *Quomodo parentes modeste et sancte vivere debeant, ut eorum exemplo filii meliores evadant* (littéralement : « Comment les parents doivent vivre dans la modération et la sainteté, afin que par leur exemple leurs fils deviennent meilleurs ») et Vegio y fait la déclaration suivante :

[...] quare non immerito parentes summopere eniti debent, ut se virtutis omni genere componant atque exornent, filiorum saltem causa, qui, cum omnia quae oculis excipiunt simiarum instar imitantur, ita quaecumque a parentibus [...] fieri viderint ad unguem etiam facere assuefiunt, assuefactique demum, tanta est vis consuetudinis, perpetuo ita uti primo imbuti fuerint quasi secretiore quadam vi naturae cogente perseverant⁴³.

Traduction personnelle :

[...] ce n'est donc pas sans raison que les parents doivent consacrer tous leurs efforts à acquérir et arborer toute la gamme des vertus, ne fût-ce qu'en pensant à leurs enfants, qui, de même qu'ils imitent à la manière des singes tout ce qui leur tombe sous les yeux, ont l'habitude de reproduire aussi à la perfection tout ce qu'ils voient leurs parents accomplir ; or, une fois cette habitude prise, la force de l'accoutumance est telle qu'ils persévèrent pour toujours dans l'attitude dont ils ont été imprégnés au début, comme si quelque force secrète de la nature les y poussait.

43. Texte tiré de : *Maphei Vegii Laudensis De Educatione Librorum et Eorum Claris Moribus Libri VI*. A Dissertation by sister M. Walburg Fanning, M.A., Washington D.C. : the Catholic University of America, 1933, p. 9.

Pontano n'a pas rédigé lui-même de traité pédagogique, mais il aborde ce sujet dans certaines compositions poétiques, et notamment dans une pièce intitulée *Ad uxorem de liberis educandis*⁴⁴ : « À son épouse au sujet de l'éducation de leurs enfants ». Cette élégie, présentée comme une missive envoyée à sa femme par le poète absent, a probablement été rédigée vers 1467-68, alors que Pontano participait à une expédition militaire en Romagne⁴⁵ ; le poète s'y montre soucieux de l'éducation de ses trois filles, alors âgées de trois à six ans. Les instructions qui y sont livrées vont tout à fait dans le sens de la réflexion pédagogique de l'époque :

Dum tenera est aetas, dum mens patiensque magistri,
Tum proprias artes quisque docendus erit ;
Ergo dum molles animi, nunc imprime, mater,
Quae pietas, quae lex fasque pudorque iubent.⁴⁶

Traduction personnelle :

Tant que l'âge est tendre, et tant que l'esprit supporte un maître,
C'est alors que chacun apprendra les compétences qui lui conviennent ;
Ainsi donc, tant que leurs âmes sont souples, imprime-y, toi leur mère,
Ce qu'ordonnent la piété, la pudeur, les lois des hommes et de Dieu.

Cet extrait démontre que Pontano connaissait et partageait les soucis pédagogiques des

44. *De Amore Coniugali*, I, 9.

45. L. Monti Sabia, *Un Canzoniere per una moglie : realtà e poesia nel De Amore Coniugali di Giovanni Pontano*, in *Poesia umanistica latina in distici elegiaci. Atti del Convegno internazionale Assisi, 15-17 mai*, ed. G. Cortanzaro e F. Santucci, Assisi, Accademia Properziana del Subasio, 1999, pp. 23-65 : pp. 26-29.

46. Vers 37-40 ; texte tiré de l'édition de B. Soldati, *op. cit.*

humanistes de son temps. A l'inverse, il nous permet aussi de mesurer toute la distance qui sépare un véritable poème « éducatif », à visée morale et didactique, d'un poème qui n'est avant tout qu'une fantaisie mythologique brodée autour d'un thème amoureux.

Sans doute, ce serait forcer le *De Venere Amorem quaerente* que de tenter d'y lire un plaisir pédagogique prenant la forme d'un contre-exemple imaginaire (Cupidon comme l'illustration de ce à quoi un enfant peut être amené s'il est confié à une mauvaise nourrice). Vénus, d'ailleurs, apparaît très satisfaite de la façon dont son fils a été traité : Pontano la représente même offrant des présents à Charybde pour la remercier de ses bons services. Le but de ce poème n'est nullement de livrer des réflexions éducatives, mais bien plutôt de prévenir un ami des souffrances et des dangers qui accompagnent toujours l'Amour, même si au premier abord il se présente sous des traits charmants et enjôleurs.

Par contre, ce qui me semble intéressant, et révélateur de la mentalité des humanistes italiens du Quattrocento, c'est que Pontano, pour expliquer la nature cruelle de Cupidon, invente une histoire où Cupidon, justement, n'est pas cruel de nature, mais par éducation. Le poète, s'il souhaitait écrire un texte étiologique justifiant la duplicité de ce personnage, aurait pu inventer toutes sortes d'autres épisodes mythologiques aboutissant à la même conséquence (il aurait pu par exemple évoquer un trait de famille, une promesse à tenir, une malédiction jetée sur l'enfant, une vengeance personnelle à assouvir, ou que sais-je encore...) – mais, parmi la foule de possibilités qui s'offraient théoriquement à lui, il a justement opté pour un épisode dramatisant l'éducation reçue par le petit Cupidon au cours des premiers temps de sa vie.

VI. CONCLUSION

Le *De Venere Amorem quaerente* de Pontano est un poème rempli de charme, d'originalité et de fraîcheur ; c'est aussi l'un des innombrables témoins du processus de libre réappropriation par les humanistes de la mythologie classique. L'intérêt de cette littérature ne se limite pas au seul plaisir de reconnaître les sources, la qualité et l'inventivité de l'imitation : elle porte souvent aussi le reflet, conscient ou non, des préoccupations d'une époque qui, à travers l'héritage de l'Antiquité, a développé sa sensibilité propre. C'est ce que j'espère avoir montré au sujet de l'éducation des enfants dans le poème mythologique de Pontano.